

PEACE, LOVE, UNITY & HAVING FUN UN JOURNAL ÉDITÉ PAR LES ASSOCIATIONS PLANETE CULTURE, STAYCALM!, SAME SAME & UMANÉ CULTURE

LIVE REPORT SOIREE MELTING-POT



BIG UP



BIG BIG BIG UP à toute l'équipe de la cantine du Waga Hip Hop qui restaure, chaque jour, midi et soir, avec le sourire, les artistes, le staff, les journalistes et les invités.

Vendredi 15 octobre, la salle du Grand Mélès du CCF accueillait la quatrième journée du festival. Au programme : King Ayisoba du Ghana en première partie et le trio Waka.

Venu de Boalgatanga au Ghana, King Ayisoba retrouvait le public ouagalais pour la seconde fois. Bien que faisant partie du trio Waka, il a tenu à présenter quelques titres de ses deux albums au public qui l'a adopté, à savoir *Modern Ghanaians* et *Africa*. Avec son accoutrement sortit de l'ordinaire accompagné de sandales aussi larges que les oreilles d'éléphant, King a une fois de plus laissé une tache indélébile dans la mémoire des Ouagalais avec sa voix transcendante.

C'est sans hésitation que la salle reprenait en chœur son cri de guerre : foobow ! basta zwé ! en fafarga, langue de sa localité. Après une prestation d'une trentaine de minutes, ce fut le tour du trio Waka composé de King Ayisoba, Awa Sissao du Burkina et de Fredy Massamba, rappeur et chanteur du Congo Brazza. Première scène après la sortie de leur album *Tibio*, le trio a démontré son potentiel artistique.

Le public a apprécié la voix envoûtante de Awa Sissao, les cris de King Ayisoba et l'énergie débordante de Fredy sur la scène. Leur musique est une fusion entre instruments traditionnels (kologo, balafon, n'goni) et modernes (platinos). La soirée se conclue en apothéose sur les

titres *Mama Africa* et *Tibio*. Ce fut un véritable melting-pot. Rappelons que c'est lors de l'édition de 2008 du festival que Waka, alors projet, était en résidence sous la direction artistique de Camel Zekri, de l'Algérie. A la suite de cette résidence, sortit l'album *Tibio* du trio. Il est composé de cinq titres dans lesquels des sonorités africaines et burkinabè en particulier occupent une place de choix.

Davy Philippe Koutiangba.

PORTRAIT RASTA DE LA BROUSSE

Le Ghanéen King Ayisoba a mis tout le monde d'accord hier soir sur la scène du CCF. Hip life ? Musique traditionnelle ? Ragga from Ghana ? Non, non, explique le King : sa musique est spirituelle : elle vient de la force des anciens et du murmure de la brousse.

King Ayisoba a commencé à jouer du kologo, son instrument à deux cordes, en brousse, à six ans. Il gardait les vaches du troupeau familial dans les environs de Bongo Soe, à l'est du Ghana. Son père, et avant lui son grand père jouaient du même instrument, et chantaient avec la même voix. "Le kologo, ce n'est pas comme la guitare : tu ne peux pas l'apprendre, c'est un don", affirme le King. "On consultait mon grand père car sa musique avait des vertus : les gens venaient lui raconter leurs problèmes, lui jouait un morceau de kologo, et leur

disait quoi faire, et puis l'affaire était réglée. J'ai hérité de ça". Plusieurs années plus tard, lorsque Ayisoba est allé s'installer à Accra, il a appris l'anglais et l'ashanti, deux langues largement parlées au Ghana. "Au début, lorsque je suis arrivé à Accra, j'allais chanter au marché, sur la plage, mes histoires du quartier qui concernaient tout le monde, juste avec mon kologo. Puis, j'ai rencontré Praman, un DJ qui m'a fait découvrir la musique pidgin". Son premier album, sorti en 2007, *Modern Ghanaians* a très vite été remarqué au Ghana et à l'étranger : la chanson *I want to see my father* a été sacrée meilleure chanson traditionnelle aux Ghana Awards, Chanson la plus populaire de l'année, Découverte de l'année 2007... Elle raconte l'absence chronique des pères dans l'éducation des enfants. Le très dansant *Modern Ghanaians* a aussi été diffusé en Europe sur une compilation du magazine suisse *Vibrations*. King Ayisoba précise : "J'ai fait évoluer ma musique, mais je ne fais pas du hip-life, je reste un rasta de la brousse. Je continue à jouer une musique spirituelle, je raconte ce qui se passe. Pour m'aider, je casse ma voix et j'appelle en frafra, la langue du village, l'esprit et la force de mon grand père". Fuba !

Eglantine Chabasseur



INTERVIEW :
CAMILLE & VALENTIN

MÉMOIRES HIP HOP



Camille Perrot
et le B-Boy Ugandais Abramz

C'est autour d'une table de la cafétéria du Festival que nous rencontrons Camille Perrot, chargée de logistique du festival Waga Hip Hop, et Valentin Compaoré, qui viennent tous deux de réaliser leur mémoire de fin d'étude sur le Hip Hop Ouest africain.

Dans quel cadre avez vous rédigé vos mémoires et pourquoi avoir choisi ce thème du Hip Hop en Afrique ?

Valentin : Moi j'ai fait mon mémoire dans le cadre de ma formation dans un institut qui forme des journalistes. L'idée de faire ce mémoire sur la musique Hip Hop au Burkina Faso m'est venue parce que j'ai des amis qui font du Hip Hop, et quand je rencontre les autorités, ils me font comprendre que ces jeunes sont des ratés, ils ne vont pas à l'école... C'est cette idée que j'ai voulu éclaircir pour que le grand public sache qu'il n'y a pas plus de drogués ou de voyous dans le Hip Hop qu'ailleurs. Je voulais faire comprendre que le message des rappeurs est en réalité très éducatif.

Camille : Oui, je suis d'accord, il y a cette notion vraiment d'éducation, de transmission du savoir. Un chanteur de Négrissim' dit "RAP ça veut dire Réapprendre A Parler", ce sont les nouveaux griots, c'est toute une génération nouvelle. [...] Sinon moi j'ai réalisé mon mémoire de troisième année d'étude de management culturel. J'ai trouvé qu'il y avait vraiment quelque chose à dire, quelque chose qui me prenait un peu aux tripes et dont on entendait pas du tout parler.

Pourriez vous me parler un peu du Hip Hop Ouest africain, de son émergence ?

Camille : Le Hip Hop en Afrique est arrivé par les universitaires parce que c'étaient ceux qui avaient de l'argent pour voyager, pour acheter les cassettes aux Etats Unis, en France et de les ramener. C'est un mouvement cérébral, il est intellectuel et c'est pour ça qu'il a ce côté très politique et très social. C'est son essence après d'investir la rue et l'espace public, mais à la base le Hip Hop en Afrique ne vient pas de la rue.

Valentin : Le rap est arrivé au Burkina dans les années 80 : j'ai rencontré le tout premier artiste qui a mis sur le marché un album : MC Claver. Bien avant lui il y a eu des artistes qui l'avaient déjà fait, mais ce n'était pas reconnu, chacun venait avec son produit, il vendait peut être une centaine de cassettes, il repartait et tombait dans l'ombre parce qu'il n'y a pas de promotion.

Oui il semble que cela soit un problème important pour beaucoup d'artistes non ?

Valentin : Vous savez le problème au Burkina c'est que l'artiste est son producteur, son promoteur, et son manager. En fait, c'est lui qui est chargé de tout faire.

Camille : C'est vraiment un schéma que l'on retrouve au Togo, au Bénin, et un peu partout. Aujourd'hui on est sur un modèle de culture française et les seuls réseaux qui financent ce sont des réseaux culturels français, il n'y a pas de développement local. Quand un single sort par exemple, c'est le moment où dans la promotion on doit avoir une dynamique et sortir

l'album. Alors qu'en général entre la sortie du single et celle de l'album, il peut y avoir deux, trois, quatre ans qui se passent pour avoir les financements pour aller au studio. Et puis une fois que tu as ta mixtape qui est faite, il faut pouvoir dupliquer le CD. Une fois que tu l'as dupliqué, il faut pouvoir le distribuer, en sachant qu'en Afrique ce ne sont que des réseaux pirates.

[...] A travers les festivals, il y a vraiment une organisation qui est proposée par les rappeurs, au service du rap, pour le rap, et qui à mon avis, pourrait être un modèle qui peut faire effet boule de neige. Après on est quand même dans une logique hyper contradictoire parce qu'en même temps, même si on parle d'autoproduction, d'autodiffusion, d'auto apprentissage, au bout d'un moment il faut le temps pour l'artiste d'avoir le temps de sa recherche musicale et donc pour ça il doit être pris en charge par un manager, par un producteur, par un bookeur. C'est un modèle qui peut être intéressant pour structurer quelque chose, mais qui n'est pas viable à long terme.

Lucille Gallardo & Olivier Laage

BIG UP (BIS)



WED EST LÀ !

Wed Hyack, illustre rappeur burkinabè qui a disparu de la scène depuis un certain temps était présent dans la salle ce 15 octobre. L'artiste après avoir fait ses preuves dans le rap, évolue désormais dans le reggae et la dance hall.



ARTMELODY

De son vrai nom Konkobo Mamadou Arnel, Art Melody, rappeur burkinabè a sorti son premier opus le 1er septembre 2009. Avec son album de 10 titres enregistrés en 10 jours pendant le Fespaco dans trois points différents à Ouagadougou, il a fait sensation pendant sa prestation à l'ouverture du festival sur le plateau Off. A suivre de près !

www.myspace.com/artmelodyrecords

MATH COOL J : www.fasorap.com

